

Françoise Dastur, *Husserl. Des mathématiques à l'histoire*, Paris, Presses Universitaires de France (Collection « Philosophies »), 1999 [1995], 128 p.

Mario Charland

Volume 28, Number 2, Fall 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/005665ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/005665ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (print)

1492-1391 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Charland, M. (2001). Review of [Françoise Dastur, *Husserl. Des mathématiques à l'histoire*, Paris, Presses Universitaires de France (Collection « Philosophies »), 1999 [1995], 128 p.] *Philosophiques*, 28(2), 443–446.  
<https://doi.org/10.7202/005665ar>

## Comptes rendus

Françoise Dastur, *Husserl. Des mathématiques à l'histoire*, Paris, Presses Universitaires de France (Collection « Philosophies »), 1999 [1995], 128 p.

L'auteure adopte, d'emblée, une lecture de la phénoménologie de Husserl qui prend pour acquis une certaine unité de l'œuvre du philosophe allemand, celui-ci ayant été d'abord préoccupé par des questions d'ordre logico-mathématique (ce qui correspond à la première période couvrant les années 1887-1901) pour aboutir à des considérations sur la philosophie de l'histoire et de la culture (dans les années 1930), en passant par une conception « idéaliste-transcendantale » de la phénoménologie (période qui s'étend des années 1905 à la fin des années 1920). L'auteure divise sa table des matières en quatre grandes périodes, qui sont autant d'étapes que nous allons suivre pour rendre compte de ce tour d'horizon de la phénoménologie husserlienne, rédigé finalement de façon assez personnelle de la part de la phénoménologue française.

C'est avec Weierstrass que Husserl entreprend ses premières recherches philosophiques en s'interrogeant sur le concept de nombre dans la foulée des investigations logico-mathématiques du savant allemand, premier maître de Husserl. Cette première période de la philosophie husserlienne se caractérise par une analyse des conditions de possibilité de la géométrie analytique et son prolongement dans le calcul différentiel et intégral (appelé aussi « calcul infinitésimal »). Reprenant les intuitions de Weierstrass, Husserl cherche un fondement « ontologique » à cette science fondée par Descartes dont il reprendra aussi le projet philosophique dans les années 1920-30.

À l'époque où il rédige *Philosophie de l'arithmétique* (1891), Husserl endosse l'idée que le nombre (sur lequel Weierstrass appuyait sa théorie explicative du calcul infinitésimal) est une réalité « psychologique », issue de l'entendement et s'oriente sur la conception de Brentano quant au statut des entités logiques. Mais Husserl délaissera assez vite ce quasi-naturalisme philosophique pour adopter, avec les *Recherches logiques* (1900-1), le point de vue phénoménologique ; il fait alors passer la science logique, d'un « art du bien penser » qu'elle était dans *Philosophie de l'arithmétique* (PA), à un domaine fondateur d'investigation épistémologique des sciences et de la philosophie. Il ne s'agit plus de restructurer le concept logique ou mathématique mais bien d'effectuer un retour vers la conscience du logicien qui explicite ce concept pour en saisir la genèse à partir de l'idéalité constituée dans la science en question. Il s'agit, donc, déjà, de retracer l'origine « transcendantale » de ces concepts, de saisir l'essence même de la réflexion à la base de l'activité scientifique et non plus de réduire les concepts à des entités naturalisables à l'aide de la psychologie.

Plusieurs des concepts centraux de la phénoménologie à venir, celle des *Idees directrices pour une phénoménologie* (*Ideen*) et de la *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale* (*Krisis*), apparaissent déjà dans les années de rédaction des *Recherches logiques* (*RL*). Déjà, à ce moment, Husserl conçoit la relation sujet/objet à la façon d'une corrélation entre une noèse et un noème, idée qu'il va reprendre et développer dans ses *Ideen*. Ainsi, il s'oriente vers une phénomé-

nologie du « monde vécu », c'est-à-dire qu'il entreprend une investigation des phénomènes dans leur mode propre de donation, dans la façon dont ils sont donnés à la conscience, cette « façon » constituant la forme même de « vécu ». Ainsi, Husserl établit par là une distinction entre contenu de conscience et visée intentionnelle, celle-ci constituant la « structure » des vécus, ce par quoi ils sont en relation avec la conscience constituante.

Dastur voit dans cette période précoce de la phénoménologie de Husserl des préoccupations de l'ordre de celles qui, traditionnellement, sont identifiées à la dernière période, celle dans laquelle s'inscrit *Expérience et jugement* (*EJ*). Elle fait un parallèle entre *RL* et *EJ* dans la mesure où, déjà dans *RL*, Husserl s'intéresse aux fondements « antépédicatifs » du jugement logique, intérêts qui se manifestent de façon plus systématique dans *EJ*, œuvre qui porte directement sur la constitution « pré-rationnelle » de l'activité scientifique, comme ce qui annonce déjà le jugement rationnel, logique. Le rapprochement entre *RL* et *EJ* est-il véritablement philosophique ou s'agit-il seulement d'une reprise normale de thèmes semblables sans souci de continuité entre des concepts différents, l'un n'étant pas l'explicitation plus approfondie de l'autre ? Selon Dastur, l'œuvre husserlienne est intrinsèquement unifiée, ce qui ne l'incite pas à parler de rupture philosophique lors du passage d'une période à une autre. La suite de son ouvrage est rédigée avec, en arrière-plan, cette hypothèse qui ira en se confirmant.

Dans un deuxième temps, l'auteure analyse longuement les *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, rédigées en 1905. Si Husserl découvre déjà le caractère transcendantal de la conscience avec les *RL*, avec ces *Leçons*, il entre en contact avec la temporalité intrinsèque qui la constitue. C'est par un processus de rétention/protention que la conscience perçoit les phénomènes extérieurs auxquels on serait tenté d'attribuer une temporalité toute objective. L'exemple classique est celui de la perception d'une mélodie. Chaque son perçu est le résultat du rapport entre sa « rétention » (ce qui fait du passé un présent tout juste advenu) et sa « protention » (le futur est un présent pro-jeté dans la perception à venir). La conscience participe ainsi de façon dynamique à la temporalité constituante des vécus car elle est elle-même « temporelle », engagée dans un processus « historique ».

On assiste, durant cette période qui s'étend, approximativement, de 1905 (date de la parution des *Leçons*) à 1929 (date de *Logique formelle et logique transcendantale*), à l'élaboration, à proprement parler, d'un idéalisme d'obédience « transcendantale » fondé sur une philosophie du sujet considéré de façon absolue. La question ontologique est ramenée à une réflexion sur la série des apparitions de l'objet constitué dans et par la conscience transcendantale. Husserl effectue ainsi un retour radical vers la conscience, opération déjà entreprise avec les *RL*, mais qui va s'approfondissant au cours de la période ci-mentionnée. Pour mener à bien cette tâche, une réduction phénoménologique deviendra nécessaire, méthode dont Husserl analyse en profondeur les possibilités et les implications dans le premier tome des *Ideen*, ainsi que dans *Erste Philosophie (Philosophie première)*, œuvre plus tardive (1923-4) s'inscrivant dans la foulée des recherches phénoménologiques sur la subjectivité transcendantale.

Les préoccupations de Husserl liées à la constitution temporelle de la conscience, dont les analyses dominent une bonne partie de sa phénoménologie à cette époque, demeureront insatisfaisantes pour élucider la question des fondements de l'activité constituante de l'ego dans les diverses manifestations de son monde vécu

(logiques, scientifiques, philosophiques, phénoménologiques, etc.). D'où la nécessité réaffirmée de la réduction qui apparaîtra à Husserl comme l'ultime solution pour répondre à la question posée par l'existence d'un ego, à la fois constituant et constitué, qui ne peut être placé à l'origine de la série des apparaître(s) pour une conscience. La réduction devra ramener toute transcendance à une immanence, du moins est-ce le projet qu'élabore Husserl dans ses *Ideen*, œuvre faisant partie de cette période (1905-1920) selon la répartition qu'en a faite Dastur.

La troisième période de la phénoménologie de Husserl (les années 1920) est caractérisée par des préoccupations qui débordent la seule sphère immanente du sujet constitutif pour s'ouvrir sur des considérations liées à l'existence d'autrui et à sa présence dans le champ perceptif de l'ego transcendantal. La présence de cet *alter ego* qu'est l'autre vient interférer dans le cours et l'application de la réduction, patiemment élaborée dans les années 1910-1920, à cette époque où Husserl emprunte la voie « cartésienne » en phénoménologie, arrivant à penser autrui « à partir » de la subjectivité transcendantale (c'est le projet qu'il mène à terme dans la cinquième *Méditation cartésienne*). La réduction est alors considérée comme une réflexion sur la réflexion, et la phénoménologie, pour sa part, comme une science réflexive qui analyse les vécus de l'ego transcendantal à partir de l'*épochè* (autre terme pour la réduction) appliquée méthodiquement.

Cet approfondissement de la méthode de la réduction, opération centrale en phénoménologie, aboutit à une telle distanciation du monde que le solipsisme qui s'en suit (conséquence possible du transcendantalisme husserlien), risque d'emporter avec lui tout le projet d'éclaircissement des prestations de l'ego, ce qui remettrait en question la légitimité même de la phénoménologie. D'où l'importance, toujours réaffirmée par Husserl depuis les *RL* jusqu'à la *Krisis*, des questions liées à la donation objective du monde, ici, par l'entremise de l'intersubjectivité constituante comme pôle de détermination de l'ego, là, par des préoccupations épistémologiques ou encore logiques.

Pour reconnaître en autrui une subjectivité, un processus d'appariement doit être mis en œuvre, ce qui implique l'assignation d'une limite à l'ego transcendantal dans son activité solipsiste, tout comme à la réduction de type cartésien qui isole le sujet dans son ipséité. Ainsi, le sens plein de la réduction husserlienne, aux yeux de Dastur, est l'ouverture à l'intersubjectivité transcendantale et non pas le repliement sur la seule sphère interne de l'ego. Mais cette intersubjectivité constituante, qui n'est rendue possible qu'à partir de la réduction, passe par la perception du corps d'autrui comme corps de « chair », c'est-à-dire comme corps vivant et non comme chose naturelle (la subjectivité d'autrui n'est pas « objectivable », ce n'est pas un phénomène).

Les analyses de Husserl sur l'intersubjectivité comme fondement de toute objectivité (sociale, culturelle, scientifique, mondaine) fait de la phénoménologie une discipline propre à une réflexion sur la société. Celle-ci n'est pas investiguée comme un fait naturel mais comme un fait transcendantal qui prend sa source constitutive dans l'immanence du sujet réductionniste, celui-ci reconnaissant dans les autres les mêmes prestations qu'en lui-même, ce qui garantit le caractère « réel » du monde et le fondement ontologique nécessaire au fait social d'abord perçu comme phénomène.

La dernière période de la philosophie de Husserl s'accompagne de considérations d'ordre historique qui viennent transformer la nature même de la science phénoménologique. La phénoménologie, qui peut prendre l'histoire comme objet de réflexion, est partie prenante du processus historique qu'elle étudie, impliquée à l'intérieur d'une temporalité qu'elle constitue mais par laquelle elle est constituée en

retour. C'est cette dialectique constitutive entre ego et historicité que Husserl thématise dans ce qu'on appelle sa « dernière philosophie », prenant une distance avec l'idéalisme transcendantal de la seconde période (qui inclut aussi la troisième selon la division de Dastur) et le logicisme psychologisant de la première.

Dastur parle d'un humanisme husserlien apparu dans les années 1930, avec la rédaction de la *Krisis*, qui aurait été absent dans les années précédentes, la dimension « historique » de l'ego transcendantal demeurant voilée lorsque Husserl n'attribuait pas de fondement anthropologique à la phénoménologie. Avec la dernière période, ce fondement n'est plus « logique » ou « transcendantal », il est personnel, historique, corporel. Et c'est par l'intermédiaire d'une réflexion sur la culture que Husserl intègre la dimension humaniste ou anthropologique dans sa philosophie.

Cette découverte de la culture comme processus historique aboutit au projet social (ou communautaire) husserlien qui consiste dans l'idée d'une communauté constituée à partir d'une certaine conception de la science, elle-même arrimée à une vision philosophique qui lui assure sa rationalité. La société (ou communauté) husserlienne puise à même un universalisme de la raison (au sens kantien) mais d'une raison constituée à même la culture établie par sédimentation d'*habitus* pouvant se réactiver tout au long des étapes que parcourt l'humanité.

La communauté husserlienne transcende les communautés nationales sans les renier car, à ce niveau non transcendantal, l'universel s'exprime déjà. La communauté transcendantale est constituée librement, elle ne dépend plus des *habitus* propres à une culture, elle fait advenir l'essence de l'homme authentique qui prend ses distances avec ses origines nationales et ethniques. La visée universelle implique une mise entre parenthèses de la subjectivité empirique inscrite dans l'historicité déterminante de chaque culture, elle implique une nouvelle culture, constituée cette fois à partir d'une historicité « transcendantale ».

Ce qui fait dire à l'auteure, en fin d'ouvrage, qu'il y aurait, chez le Husserl de la dernière période, un retour du métaphysique dans la mesure où est entrevue la possibilité de cette communauté « transcendantale » auto-constituée, fruit d'une volonté commune et partagée. Ce rapprochement entre métaphysique et politique nous introduit à l'intérieur d'un aspect peu connu de la pensée de Husserl, ce qui nous donnera, par le fait même, l'occasion d'apporter une conclusion au parcours de cet ouvrage qui ne trahit ni le style ni la teneur philosophique propre au type d'analyse phénoménologique.

Quoique n'apportant rien de très original à une vision politique qui s'arrime à une conception classique du libéralisme (en outre, grâce au rapport que nourrit la société civile avec l'État), la pensée politique de Husserl demeure intéressante dans la mesure où elle se situe dans le prolongement des thèses centrales de la phénoménologie : l'intentionnalité appliquée à la nature de l'État (l'État n'est pas « naturel », il est le fruit d'une volonté délibérée des citoyens d'être représentés) ; celle de l'autonomie de la conscience des citoyens devant les élus et les fonctionnaires, de l'intuition comme point de départ à la réflexion sur le rapport entre le citoyen et l'autorité et le pouvoir de l'État, etc. Bref, l'État est toujours soumis à des normes (éthiques) qui le dépassent et la phénoménologie contribue à expliciter celles-ci dans le sens d'un retour au concret effectué à partir d'un idéalisme transcendantal toujours maintenu comme perspective philosophique indépassable.

MARIO CHARLAND

Université du Québec à Trois-Rivières